

LE COURRIER DE LA NATURE

EXPLORER | COMPRENDRE | PROTÉGER

Qu'avons-nous fait de la NUIT ?



Actualités

Le grand gravelot
Un défi pour le Parc
naturel marin d'Iroise

Des jardiniers
professionnels au
risque de la nature

Mission LAVIA
Sur la piste des
chiroptères

Qu'avons-nous fait de la NUIT ?

A photograph of a night landscape. In the foreground, a city is visible with numerous lights, partially obscured by clouds. In the background, large, dark mountains are silhouetted against a dark sky. The overall atmosphere is mysterious and dramatic.

Nous remercions Samuel Challéat pour son aide précieuse
dans l'élaboration de ce dossier.

Photos : Samuel Challéat, CNRS

« Faire nuit » ou comment réhabiliter l'obscurité

Bien plus qu'une parenthèse sombre entre deux journées, la nuit est le théâtre d'une vie foisonnante. Hiboux scrutant la pénombre, crapauds chantant au bord des mares, papillons fécondant les fleurs qui s'ouvrent au crépuscule : l'obscurité offre aux espèces des conditions uniques pour se nourrir, se reproduire ou communiquer. Mais l'expansion des lumières artificielles fragilise ces équilibres, brouille les repères et uniformise les rythmes. Redécouvrir la nuit, c'est reconnaître son rôle vital pour la biodiversité, mais aussi son importance culturelle et sensible dans nos manières d'habiter le monde.

L'alternance naturelle de lumière et d'obscurité, due à la rotation de la Terre sur elle-même, constitue l'un des grands cadres écologiques de la vie terrestre. Elle règle les temps d'activité et de repos, organise la circulation des espèces et façonne la diversité des comportements. Loin d'être une simple absence de jour, la nuit déploie sa propre écologie : un monde aux logiques singulières, où l'obscurité offre aux organismes des conditions vitales pour se nourrir, se reproduire, se déplacer ou communiquer, en complémentarité avec les formes de vie diurnes.

En haut : le ciel étoilé, une évidence quand on pense à la nuit... Pourtant, un paysage en voie d'extinction ?

Page de gauche : la montagne de la Table, surplombant la ville du Cap, en Afrique du Sud, au crépuscule.

Mille et une manières de vivre la nuit

Dans ce royaume de l'ombre, le vivant a développé une prodigieuse palette d'adaptations. Le *tapetum lucidum* des mammifères nocturnes reflète la moindre lueur et donne aux yeux cet éclat métallique qui perce l'obscurité. Les chouettes et les hiboux distinguent un rongeur dans une clarté cent fois plus faible que celle perçue par l'œil humain. Les chauves-souris s'orientent grâce à un sonar d'une précision telle qu'elles détectent un insecte en plein vol dans le noir complet. D'autres espèces mobilisent l'odorat ou la sensibilité aux vibrations du sol.

Ce florilège d'adaptations rappelle que l'obscurité est une condition fertile, non une privation, et que ces multiples manières de composer avec la

nuit façonnent autant d'*Umwelten* – ces « mondes propres » dont parle Jakob von Uexküll¹ – où chaque espèce s'oriente et interagit selon sa sensibilité particulière aux signaux nocturnes.

La nuit est aussi le théâtre de relations écologiques essentielles. Méconnus, les papillons de nuit assurent une part importante de la pollinisation, visitant les fleurs qui s'ouvrent au crépuscule et libèrent leurs parfums. Complémentaire à celle des abeilles diurnes, leur action soutient la reproduction des plantes et le maintien des écosystèmes. Les chauves-souris ne sont pas en reste : insectivores, elles engloutissent chaque nuit des milliers d'insectes, contribuant à réguler leurs abondances ; frugivores ou nectarivores, elles participent sous les tropiques à la dispersion des graines et à la fécondation des fleurs.

Dans l'obscurité, les voix de la nuit se répondent : amphibiens qui chantent à l'unisson, insectes dont les ailes vibrent comme signaux, chauves-souris qui ponctuent l'air de cris ultrasonoires, rapaces nocturnes qui hululent au loin. Ensemble, ils composent un tissu d'interactions vitales, structuré par la contrainte de l'obscurité.

Si la nuit n'est pas silencieuse, elle n'est pas non plus uniformément sombre. Elle est traversée de signaux lumineux naturels qui forment un langage discret : bioluminescence des lucioles, éclats verts des vers luisants, fluorescence des coraux ou iridescence des élytres. Ces lueurs, loin d'être anecdotiques, participent aux stratégies de communication, de séduction ou de défense. Elles confèrent à la nuit une texture singulière : un monde où la lumière n'est pas imposée de l'extérieur, mais produite de l'intérieur du vivant.

L'obscurité nocturne est donc un acteur écologique majeur. Elle instaure une différenciation spatio-temporelle des usages, garantissant la coexistence évolutive des organismes diurnes, crépusculaires et nocturnes. Elle ouvre des niches spécifiques, favorise la diversification des stratégies d'adaptation et autorise la pluralité des formes de vie.

Une condition absolue de l'existence du vivant

Mais l'expansion de nos lumières artificielles bouleverse ces équilibres. En érodant l'obscurité, cette pression anthropique compresse les niches, fragmente les habitats, homogénéise les rythmes et brouille la frontière entre le jour et la nuit, première horloge naturelle du vivant. Elle désoriente les insectes polliniseurs, compromet la reproduction des plantes, perturbe les migrations des oiseaux, altère les cycles des amphibiens et modifie les comportements des chauves-souris. Elle attire des nuées d'insectes vers les lampadaires où ils s'épuisent, réduit les chances de chasse des prédateurs, interrompt les chants de certains passereaux et dérègle la synchronisation des pontes et des émergences. Autant de perturbations en cascade qui reconfigurent les dynamiques écologiques à toutes les échelles.

À la lumière des connaissances accumulées ces dernières années sur les effets négatifs de l'éclairage artificiel sur l'environnement nocturne, force est de reconnaître l'obscurité comme condition *sine qua non* de l'existence du vivant. Cette reconnaissance nous invite à changer de perspective en dépassant la seule protection des espaces et des espèces qu'ils abritent, pour embrasser aussi les temporalités, les rythmes et les cycles qui donnent vie aux milieux et façonnent leurs singularités. En d'autres termes, la préservation de l'obscurité n'a de sens que si elle soutient la sauvegarde des différenciations temporelles et défend la pluralité des mondes qui en dépendent.

Avant tout biologique, ce constat ouvre sur une réflexion plus large. Comme le souligne le philosophe Hicham-Stéphane Afeissa, penser une «écologie de la différence²» suppose de reconnaître la valeur du vivant dans la diversité de ses modes d'existence et dans l'altérité irréductible des formes de vie. Or, l'histoire politique de l'éclairage artificiel a été animée par un projet inverse : abolir la différence entre jour et nuit, étendre l'empire du jour en effaçant les singularités nocturnes. La lumière artificielle n'a pas seulement prolongé les activités humaines : elle a imposé une normativité, soumettant la temporalité nocturne à l'ordre diurne.

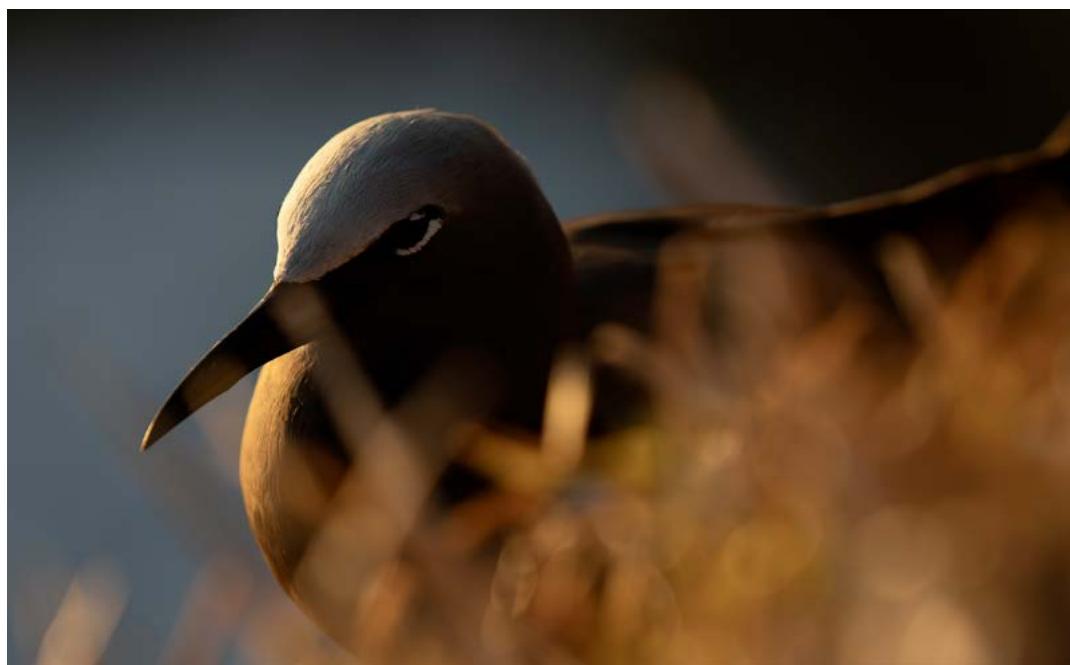
La préservation de l'obscurité ne relève donc pas du seul et simple geste technique : elle est aussi un acte de

résistance aux logiques d'homogénéisation, une manière de reconnaître que la nuit participe pleinement de la différenciation écologique. Cette résistance s'exprime déjà dans les mobilisations citoyennes contre la pollution lumineuse, les engagements de naturalistes et de scientifiques pour la préservation des milieux nocturnes, les explorations artistiques de l'ombre, ou encore les refus d'habitants face à un éclairage excessif. Autant de pratiques qui rappellent que l'éclairage n'est jamais neutre : il engage des formes de vie et des rapports au monde.

Une redécouverte sensible et politique

D'abord associée à la peur, au danger et à l'inaction, l'obscurité nocturne a été peu à peu chassée par les lumières artificielles de la modernité. L'urbanisation, l'électrification et l'industrialisation l'ont progressivement réduite jusqu'à rendre presque impensable l'expérience d'une nuit « profonde », noire de bout en bout. Ce processus historique, longtemps célébré comme une conquête culturelle et technique concrétisant le projet des Lumières en un « projet lumière », fait désormais l'objet d'un réexamen critique : que signifie encore « faire nuit » – au sens pratique du *faber* – dans des sociétés saturées d'éclairage ?

Un noddi brun (*Anous stolidus*) au crépuscule, à La Réunion, regagnant son nid pour la nuit, une période essentielle de repos et de quiétude.



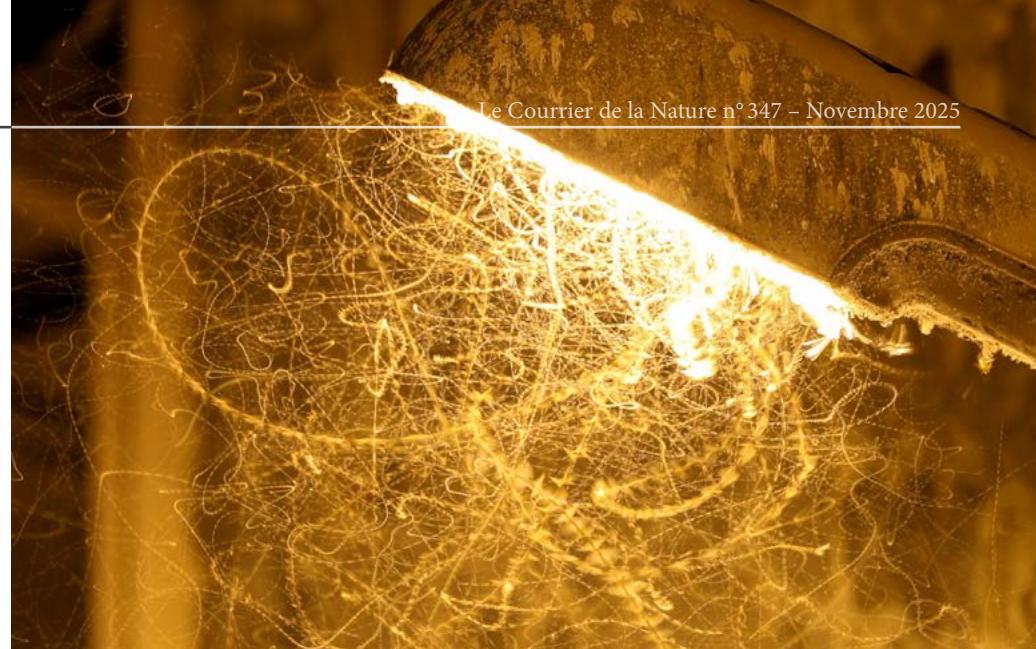
Une nuée d'insectes tournoyant sous un luminaire, attirés par la lumière artificielle.

Avec quels outils, quels dispositifs, quels gestes pouvons-nous encore retrouver l'expérience de l'obscurité dans un monde où l'artifice lumineux s'est imposé comme norme?

Depuis peu, un nouvel intérêt se manifeste pour «l'expérience du nocturne», appréhendée comme une ressource sensible et esthétique. Festivals consacrés à la nuit^a, mobilisations pour la préservation des ciels étoilés, essor du tourisme astronomique : autant de signes d'une aspiration collective à renouer avec l'obscurité, portée par un mouvement de lutte contre la pollution lumineuse et de valorisation de l'environnement nocturne, particulièrement actif en France³. Cette redécouverte passe par le corps et les sens : marcher sans lampe, écouter les bruissements de l'environnement, sentir la fraîcheur monter des sols, observer la voûte céleste se déployer à mesure que la lumière décroît. L'expérience de la nuit se fait alors école d'altérité : elle dévoile un monde que le jour masque, un espace de résonance et de contemplation où se réinvente le rapport au vivant et au temps.

Cet engouement sensible trouve aujourd'hui un écho dans les champs scientifique et politique : le nocturne y (re)trouve sa place en tant que ressource esthétique ou poétique et, fait nouveau, s'affirme également comme matrice du vivant. Cette évolution s'accompagne d'un mouvement de patrimonialisation et d'institutionnalisation de l'obscurité, illustré par la création de Réserves internationales de ciel étoilé, par l'engagement de Parcs naturels régionaux accompagnant les communes dans la démarche de labellisation «Villes et villages étoilés», ou encore par des tentatives d'intégration de «réseaux écologiques sombres» dans les stratégies de planification urbaine. Autant d'initiatives qui traduisent la reconnaissance progressive de la nuit comme bien commun, au croisement des savoirs, des pratiques et des politiques de conservation.

a. La première édition du festival Bonjour la Nuit vient par exemple de se tenir dans les Vosges. Au niveau national, c'est la 17^e édition du Jour de la Nuit qui se tenait dans de nombreuses communes, le 11 octobre dernier. Et l'on ne présente plus, bien sûr, les Nuits des Étoiles qu'organisent chaque été de nombreux clubs d'astronomie pour faire découvrir le ciel nocturne.



Entre récupération et invention

La redécouverte de la nuit ne se limite donc pas à une expérience intime ou naturaliste : elle engage aussi une réflexion politique sur nos modes de vie et sur le partage de l'espace public. La lumière artificielle, longtemps perçue comme synonyme de progrès, de confort et de sécurité, fait désormais l'objet de débats : qui décide d'éclairer? Pour qui et pourquoi? À quelle heure, comment et avec quelles conséquences environnementales? Car chaque luminaire révèle, dans la lumière qu'il diffuse et l'ombre qu'il projette, les tensions entre attractivité économique, justice sociale, qualité de vie et droit à l'obscurité. «Faire nuit» à nouveau, c'est donc rouvrir un débat sur nos modes d'habiter, sur la place des techniques dans nos pratiques et nos territoires, et sur l'équilibre à trouver entre les besoins humains et ceux du reste du vivant.

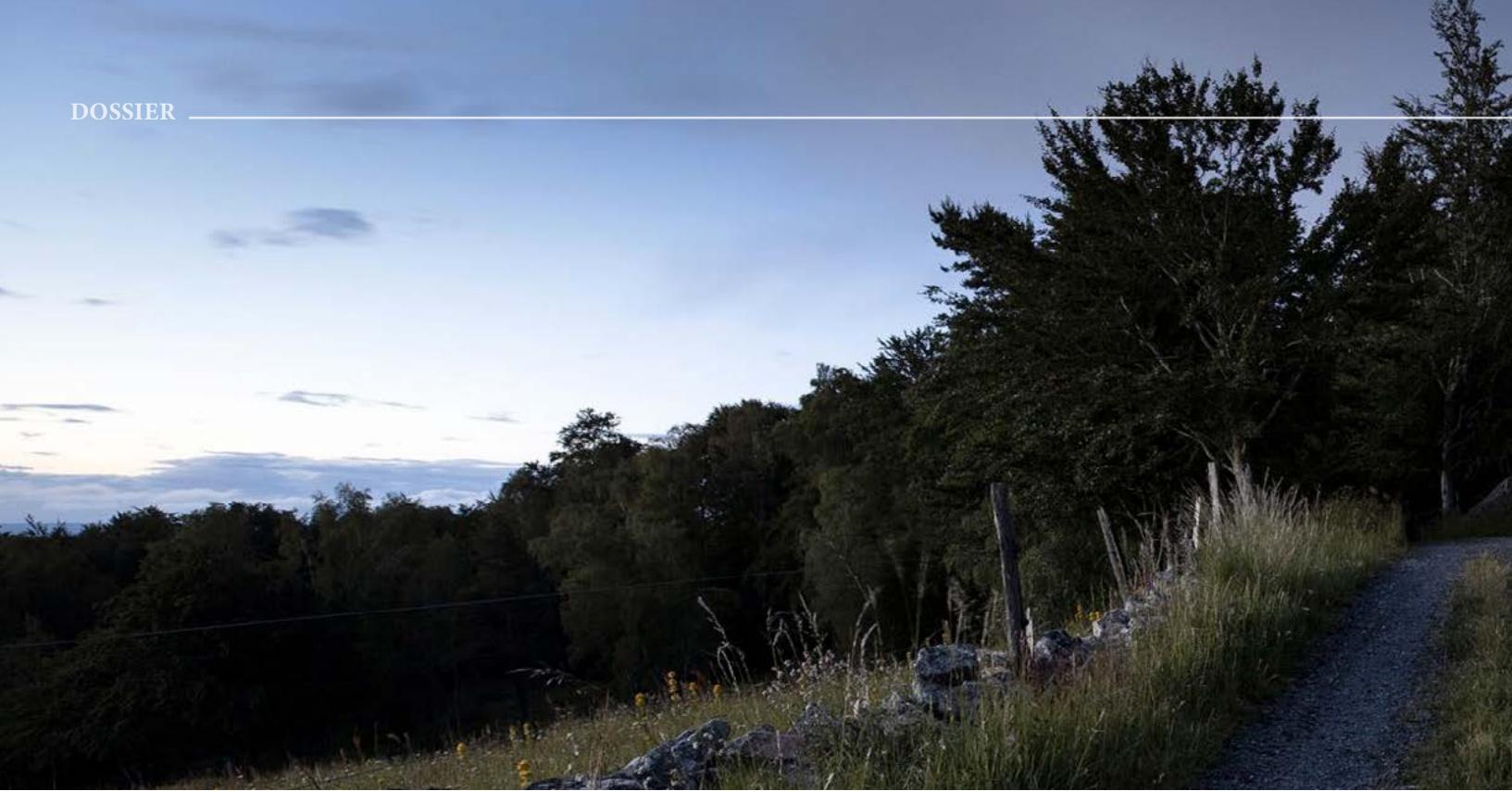
Cette redécouverte, toutefois, n'est pas exempte d'ambiguités. D'un côté, elle stimule de nouvelles expérimentations sociales, artistiques et écologiques : promenades nocturnes collectives, extinctions symboliques pour contempler le ciel, initiatives de sciences participatives autour de la qualité de la nuit. De l'autre, elle peut être récupérée par des logiques esthétisantes, marchandes ou technocratiques : nuits «mises en scène» pour le tourisme, ciels étoilés transformés en produits consommables, ou encore obscurité «cadrée» par

des règlements et de nouveaux outils d'ingénierie environnementale. «Faire nuit» n'est donc pas une évidence partagée, mais un terrain disputé, où s'affrontent imaginaires collectifs et manières de composer avec une modernité lumineuse toujours dominante. C'est précisément dans cet entre-deux, entre récupération et invention, que s'ouvre une autre voie : non plus seulement préserver ou célébrer la nuit, mais apprendre à l'habiter.

Habiter la nuit

La nuit apparaît aujourd'hui comme une dimension à réinvestir. Pour ce faire, il ne suffit pas de la «mettre en protection» dans quelques espaces dédiés, encore moins de la «réenchanter» – au risque d'un esthétisme superficiel. Il s'agit d'apprendre à l'habiter autrement, à composer avec elle dans nos pratiques quotidiennes, nos choix politiques et nos manières de faire territoire. Habiter la nuit, c'est reconnaître dans l'obscurité non pas une ressource à exploiter, mais une condition relationnelle permettant de transformer nos modes de vie et nos rapports au vivant.

Jusqu'ici, les politiques de lutte contre la pollution lumineuse se sont surtout traduites par des dispositifs techniques : limitation des intensités lumineuses, trames noires intégrées aux plans d'urbanisme, extinction partielle des lampadaires en cœur de nuit. Ces mesures, bien que nécessaires, restent insuffisantes. Habiter la nuit suppose de dépasser la logique



de la simple préservation pour inventer des pratiques concrètes et partagées : laisser nos sens s'ajuster, réapprendre l'orientation grâce aux repères célestes, organiser des veillées collectives dans l'obscurité, accueillir l'imprévisible. La nuit cesse alors d'être un vide à tolérer pour redevenir un milieu à vivre.

Une telle démarche implique aussi de reconnaître que l'expérience nocturne n'est jamais universelle. Elle se décline selon les contextes sociaux, territoriaux et culturels. La gestion de l'éclairage dans un centre urbain dense ne revêt pas les mêmes enjeux que dans un village rural ou dans un espace naturel. Les besoins de sécurité, les pratiques sociales, les représentations de l'obscurité varient fortement d'un territoire à l'autre. Une écologie globale du temps nocturne ne peut donc être qu'attentive aux situations, ouverte aux usages locaux et aux négociations entre habitants, élus, gestionnaires, chercheurs, associations et acteurs économiques. Habiter la nuit, c'est accepter cette diversité en inventant des dispositifs de gouvernance capables de reconnaître les pluralités plutôt que d'imposer des normes homogènes.

Cette écologie située s'incarne dans de multiples expérimentations collectives regroupant des citoyens, des naturalistes, des artistes ou encore des

scientifiques. Ces initiatives dessinent une écologie active, ouvrant des espaces de co-apprentissage où savoirs scientifiques, sensibilités esthétiques et expériences territoriales dialoguent et se nourrissent mutuellement.

Dans leur prolongement, habiter la nuit conduit à envisager l'obscurité comme un levier de transformation plus large : ralentir nos rythmes de production et de consommation, reconfigurer nos infrastructures énergétiques, réinventer les usages de l'espace public, accueillir la pluralité des sensibilités et des imaginaires – autant de gestes qui participent d'une «diplomatie des interdépendances», pour reprendre l'expression de Baptiste Morizot⁴. La nuit devient alors un véritable laboratoire de transitions, où s'expérimentent de nouvelles formes d'écologie politique, enracinées dans les territoires et ouvertes à des horizons cosmopolitiques. Explorer l'obscurité revient ainsi à la considérer à la fois comme expérience sensible, condition écologique, enjeu politique et réservoir d'imaginaires. Cette pluralité de perspectives est précisément ce que ce numéro du *Courrier de la Nature* propose d'embrasser, en croisant des approches biologiques, écologiques, géographiques, politiques et culturelles.

Samuel Challéat • Chargé de recherche CNRS en géographie de l'environnement (UMR 5602 GÉODE, Toulouse), Coordinateur de l'Observatoire de l'environnement nocturne du CNRS, Directeur du GDR 2202 LUMEN (Lumière & Environnement nocturne) du CNRS

RÉFÉRENCES

1. VON UEXKÜLL J., *Milieu animal et milieu humain*, traduit de l'allemand et annoté par MARTIN-FREVILLE C., Paris, Payot, 2010 (1934).
2. AFEISSA, H.-S., *Manifeste pour une écologie de la différence*, Dehors, Bellevaux, 2021.
3. Pour une mise en perspective de l'histoire du *dark-sky movement*, de son essor à sa diffusion en France, voir : MILIAN J., CHALLÉAT S., LAPOSTOLLE D., « Du ciel noir à l'environnement nocturne : la construction d'un nouveau front de protection de la nature », in BEAU R., LUGLIA R. (sd.), *De la réserve intégrale à la nature ordinaire. Les figures changeantes de la protection de la nature*, Rennes, PUR, 2023, pp. 231-241.
4. MORIZOT B., « Passer de l'autre côté de la nuit. Pour une diplomatie des interdépendances », *Terrain, Anthropologie & sciences humaines*, vol. 73, 2020, pp. 88-111.

En haut : alors que la nuit tombe sur le Parc naturel régional de l'Aubrac, dans le Massif central, une autre vie s'éveille.